

Michèle Aubrière

Le Cousin



des femmes
Antoinette Fouque

Le Cousin

© 2024, *des femmes*-Antoinette Fouque
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

Tous droits réservés pour tout pays.

ISBN : 978-2-7210-1271-5
ISBN PNB : 978-2-7210-1273-9

Michèle Aubrière

Le Cousin

des femmes
Antoinette Fouque

« Ce qu'elle vient de vivre lui semble irréel, une séquence dénuée de sens : son cousin subitement transformé en un type bizarre et dégoûtant comme certains, croisés dans le métro, qui ont les mains baladeuses. Et l'obligeant, elle Camille, à jouer un rôle, à être sa "partenaire". Tous deux dédoublés, radicalement "autres", dans cette pantomime absurde. Elle s'aperçoit qu'elle ne respire pas normalement, se sent oppressée. Elle ne sait pas encore que sa vie vient de basculer. »

M. A.

Cette histoire avec le cousin, Camille s'était efforcée de l'oublier, de la reléguer dans quelque recoin obscur de sa cervelle. Mais régulièrement, les mêmes scènes refaisaient surface, se présentaient à elle dans leur crudité impudique, la laissant pantelante.

Trente années s'étaient écoulées quand elle se décida à entreprendre une analyse. Cet épisode de son enfance lui servit de porte d'entrée, comme si elle offrait à son psychanalyste la preuve indéniable de son engagement. Voyez, je ne biaise pas, je commence par le plus difficile. Il eut la bonne grâce d'y croire ou fit semblant.

Ce travail de remémoration lui prit des années. En reliant les uns aux autres les fragments de souvenirs – tels les morceaux brisés d'un miroir qui auraient gardé des empreintes d'images – elle parvint à construire un récit. Écrivant cela, elle repense à la glace biseautée de la salle de bains où elle observait parfois son cousin sans qu'il le sache. Certaines images avaient gardé leur vulgarité impitoyable, d'autres restaient floues, difficilement identifiables, sujettes à caution – à se demander si elle ne les avait pas tirées d'un rêve ?

Sur une des rares photos qu'elle ait conservées, figurent son père, son cousin et elle. Le jeune homme ne regarde pas l'objectif, il semble fixer un point quelque part, comme s'il se désintéressait de ce qui se passe à ce moment précis.

À côté de lui, son oncle, le visage détendu, se tient très droit, la main posée sur l'épaule de l'enfant.

L'attitude distante qu'adopte le jeune homme ne semble pas naturelle et traduit vraisemblablement une gêne. Le regard est fuyant, comme s'il se dérobaît face à celui ou celle qui prend la photo ; les traits de son visage sont réguliers, mais d'une beauté sans aménité.

Examinant de près la petite fille, Camille est étonnée par sa jeunesse (dix ans, tout au plus). Son visage est d'une rondeur enfantine, qu'accentuent les cheveux tirés à l'arrière en queue de cheval ; elle s'appuie légèrement de l'épaule et de la tête contre le torse de son père.

Elle s'attarde un instant de plus sur cette enfant, qu'elle sait être elle, si jeune, si candide. Aussi inéluctable que la marée montante, sa colère reflue. C'est inimaginable ! Elle ne peut se figurer sans être révoltée les corps rapprochés de ce jeune homme charpenté, fermement campé sur ses jambes, et de cette gamine au sourire timide qui lui arrive à peine sous le menton. La petite paraît d'une naïveté désarmante, le cou rentré, toute engoncée encore dans sa chrysalide d'enfance, ses socquettes tirebouchonnent sur ses chevilles, pas l'ombre d'une coquetterie dans sa posture.

Il y a, dans la représentation de ces deux êtres « accouplés », quelque chose de contre-nature, d'aberrant. Pour certains, les douze années qui séparent le cousin de la cousine ne constituent pas un fossé infranchissable. Question d'échelle, tout de même. L'écart existant entre la psyché d'une enfant de onze ans et celle d'un adulte de vingt-trois ans reste considérable.

Cela lui semble loin, bien loin dans le temps, le regard qui surplombe l'image des deux hommes et de l'enfant, prenant la pose pour la photo, est son regard d'adulte. Adulte

concernée, à la fois juge et partie, il n'y a jamais prescription dans ce genre d'affaires.

Le sentiment d'apitoiement qu'elle éprouve pour la délicate enfant au sourire timide l'emporte sur la colère à l'égard du faux jeton, qui, faisant un pas de côté, joue la réserve.

Faux jeton ? La Camille d'alors, celle du cliché, démentirait cette interprétation. Elle se fie à lui comme au bon Dieu, l'épisode du voyage n'a pas encore eu lieu. Nous sommes dans un non-lieu, à l'orée des chemins, au commencement d'une ballade : « Le retour du grand frère ».

1953 – Arrivée du cousin

Camille vient de fêter son dixième anniversaire. Bientôt, septembre et la rentrée des classes, elle n'est pas fâchée de retourner à son école et retrouver ses copines. Dans la rue de la Salpêtrière où se trouve l'entreprise de transport de son père, il n'y a que des camions, pas un seul enfant avec qui jouer.

Au moment du déjeuner, son père annonce à sa mère qu'il a viré son mécanicien, « un bon à rien, doublé d'un voleur ». Plutôt que de tester des inconnus et d'essuyer les mêmes déboires, il a eu l'idée de faire venir un de ses neveux de Vendée. Un « pays », en quelque sorte. Le petit-fils de son frère aîné.

- Tu le connais ? demande la mère.
- Tu veux rire, avec la flopée de drôles qu'ils ont par là-bas, comment je pourrais me rappeler ?
- Vingt-deux ans, tu dis ?
- Oui, c'est pas un gamin.
- Mais où vas-tu le loger ? l'interroge-t-elle.
- Dans l'entrepôt d'en face, tiens. Y a deux pièces qui servent à rien, un bon coup de propre...
- À voir la grimace qu'elle fait, il se rebiffe.

– Quoi ? Il va pas se plaindre. Je le sors de son trou, je lui offre un salaire tout ce qu’il y a de correct et je le loge à Paris. Gratis !

En généreux donateur, il fait gonfler son jabot devant son épouse qui n’en peut mais. Après tout, songe-t-elle, qu’il le loge dans ce gourbi, si ça lui chante, ce n’est pas son affaire.

Une semaine plus tard, ils sont là, en famille, à l’attendre sur le quai de la gare d’Austerlitz. Camille ne tient pas en place, excitée, bondissante. Ce cousin qui débarque dans sa vie, tel un soleil de printemps en plein cœur de l’hiver, c’est un événement notable ! Elle le regarde de tous ses yeux, des pieds à la tête. La vigueur animale qui émane de son jeune corps musclé fait oublier sa taille médiocre, ses vêtements usés. Une abondance de cheveux bruns jaillissant tout droit du front en boucles épaisses lui donne un air d’éphèbe. Le sourire qu’il lui adresse découvre des dents petites, parfaitement rangées et d’un blanc brillant (résultat, lui confiera-t-il, de l’emploi régulier du dentifrice Émail diamant). Son père fait les présentations : cousin, cousine. Le rire du garçon fuse.

– Eh ben, si je me doutais. Une petite cousine parisienne. On se fait la bise, cousine ?

– Si tu veux, cousin.

Il l’embrasse sans façon, quatre fois, comme c’est l’usage en Vendée. Camille est conquise, elle le trouve « nature » et rigolo. Un compagnon de jeu un peu trop grand pour elle, mais son rire un peu niais lui laisse à penser que cet écart n’est pas insurmontable. Atout supplémentaire, il va être logé sur place, dans le bâtiment d’en face, ils pourront se voir souvent, ça fera de l’animation. Tandis que la main

de son père la guide vers la voiture, garée sur le parking, ses joues se colorent d'espoir.

– Comme t'es jamais venu à Paris, on va t'offrir un petit tour de piste que tu vois la capitale. T'es d'accord, mon gars ?

– Ça, oui alors !

De retour à l'entreprise, l'oncle entraîne son neveu vers le bâtiment désaffecté qui sert d'entrepôt pour lui montrer son logement. Pour sa venue on a rafistolé, vite fait, les deux pièces. Quelques coups de pinceau pour cacher la misère, deux ou trois coups de marteau pour redresser les panneaux, et une série de pointes, habilement retournées, pour accrocher les fils électriques. Les fenêtres posées de guingois ne s'ouvrent pas (sauf à tirer comme un bœuf) et les cloisons semblent en carton-pâte. Malgré cet ensemble peu engageant et qui pue à plein nez la poussière et la crotte de souris, son oncle lui fait l'article.

Tu vas être comme un roi – pas vrai ? Et pratique, avec ça. Regarde, le garage est sous tes pieds. T'as juste à descendre pour aller au boulot. Pas de métro à prendre, c'est direct !

Le garçon ne semble pas choqué par l'état des lieux. L'éblouissement de son arrivée dans la capitale ne s'est pas encore dissipé – ils ont fait un crochet pour lui montrer Notre-Dame et la place de la Concorde, puis, dans la foulée, ils ont poussé jusqu'à la tour Eiffel. Un peu ahuri, il opine.

T'as vu ! Et puis t'as de la place : deux pièces, une chambre et un bout de cuisine pour réchauffer ton frichti. Un célibataire, t'as pas besoin de plus. Pour le boulot, t'auras douze véhicules à t'occuper, mais ça roule bien, de la bonne mécanique. Et t'inquiète, je suis là. S'il faut, je te donnerai la main.

Le lendemain, dimanche, ils l'invitent à déjeuner. Pour son premier jour, on ne va pas le laisser tout seul ? Un sacré coup de fourchette, il fait honneur à la cuisine de la tante. La bonne humeur règne. Après le café, le pousse-café, l'oncle a dans sa cave une jolie réserve d'eau-de-vie d'Alsace, le jeune homme n'est pas pressé de s'en aller.

Le pli en est pris, les dimanches suivants, le jeune homme occupe sa place à leur table. Souvent, il s'attarde, après déjeuner, s'amuse avec Camille, jeux de cartes, jeux de société. Il prend un malin plaisir à la faire « bisquer », la gamine est susceptible, ça marche à tous les coups. S'ensuivent d'allègres disputes qui se concluent par de brouillonnes et plaisantes réconciliations. Comme souvenir de ces premiers échanges innocents, Camille a gardé à la main droite une cicatrice, un croissant pâle, dû à un coup de ciseau malencontreux lors d'un jeu de découpage. Sa présence juvénile revivifie l'atmosphère de la maison, un vent salubre fait gonfler « les poumons de flanelle » de la petite Parisienne, met du rose à ses joues anémiques. Une joie presque oubliée l'anime. Dès qu'elle entend le son de sa voix, elle dégringole les escaliers quatre à quatre. « T'es là ! »

La vie de Camille, c'est vrai, a changé. Maintenant, ils sortent en famille, ce qui ne se produisait presque jamais. Ils multiplient les balades en voiture sur les quais de la Seine pour voir Paris, vont au cinéma, au restaurant. Ça amuse son père d'épater ce neveu « qui n'a jamais rien vu ». Tous les trois embarquent dans la spacieuse Chevrolet, Camille se glisse sur la banquette avant entre les deux hommes ; pour ne pas gêner son père à la manœuvre, elle se serre contre son cousin.

Le père est un homme de plaisir et d'habitudes. Invariablement, ils se rendent au Rex pour visionner un film de guerre américain. La fillette n'apprécie guère ces gens qui s'entretuent (trop de bruit et d'hémoglobine) mais son père en raffole. Elle attend l'entracte et les esquimaux géants : son moment préféré. Son cousin s'extasie devant le spectacle des jets d'eau qui jaillissent de la scène en gerbes multicolores. Presque à chaque fois il s'exclame : Vingt Dious que c'est beau, on croirait un feu d'artifice !

Les jours fastes, le père, dans sa magnanimité, les invite aux îles Marquises, rue de la Gaîté. Festin de fruits de mer, plateau gigantesque de langoustines, huîtres, oursins, palourdes, pinces de crabe – de quoi réjouir leurs yeux et leur palais. À ces occasions, la mère se joint à eux.

Jusqu'alors, Camille n'a connu que les tristes dimanches où elle partage la solitude de sa mère. Son père, en quête d'une compagnie plus joyeuse, les quitte pour rejoindre ses amis. Il passe l'après-midi à jouer aux cartes avec eux et ne rentre qu'à la nuit tombée.

Depuis la mort de leur fils, sa femme est « neurasthénique », se justifie-t-il. C'est le terme qu'utilise leur médecin de famille, il lui a prescrit des calmants. La dernière fois, en rédigeant l'ordonnance, il s'est tourné vers le mari.

Vous devriez la sortir, votre épouse. Il faut la distraire de son deuil.

La semaine suivante, il lui a proposé de l'accompagner chez les Rapin, à Bry-sur-Marne.

Ça te changerait les idées de voir du monde. J'ai pas le cœur à sortir, lui répond-elle. Les conversations me fatiguent, faut sourire, faire semblant... une prochaine fois, peut-être.

Le dimanche d'après, il ne renouvelle pas son offre, il se contente de l'informer qu'il ne sera pas là pour déjeuner. À sa fille, il ne propose rien. Qu'elle tienne compagnie à sa mère lui semble sans doute normal, il ne se pose pas la question de savoir si c'est bien pour elle.

Recluse dans ces bâtiments vieillots, rongés de salpêtre, l'enfant n'a d'autre terrain de jeu que la cour aux pavés graisseux. Elle traîne son ennui entre les camions, s'invente, à l'intérieur de ces mastodontes, des voyages aventureux dans des contrées lointaines, fait mine de tourner le lourd volant, de manipuler le changement de vitesse. Gare à elle, si elle tache de cambouis ses vêtements – mais comment l'éviter ? La tôle des véhicules est recouverte d'une pellicule graisseuse, des traces de doigts noires sont visibles sur les portières à côté des poignées. En dessous, c'est encore pire, les pneus, les arbres de roues, les pots d'échappement, sont tapissés d'une couche épaisse, mélange de cambouis et de poussière. Plutôt que de vêtir sa fille d'une jupe à plis et d'un chandail tricoté main, sa mère ferait mieux de l'équiper d'une combinaison intégrale ; mais, perdue comme elle est dans ses noires songeries... Inévitablement, les escapades ludiques de l'enfant tournent mal et se soldent par quelques calottes.

Dans le milieu de ces années 1950, le terme de « pollution » n'a pas encore été inventé ; la nuisance n'existe pas (du moins dans les esprits). Au jour d'aujourd'hui, la rue de la Salpêtrière, où siège l'entreprise du père de Camille, atteindrait certainement un score honorable. À un bout trône une caséinerie dont les cheminées fument à longueur de journée ; se succèdent après, à touche-touche, différentes entreprises de transport, plus ou moins de la taille de celle de son père ; des bâtisses, de hauteurs différentes, sans caractère, faites de bric et de broc. Le charme réside dans

ce désordre vétuste, dans ces courées aux pavés inégaux, parfois agrémentées d'un peu de verdure, vigne vierge qui s'accroche aux murs, arbres tordus et rachitiques. Dans la cour du numéro 24, douze camions sont garés. Leurs moteurs Diesel se mettent à tourner à sept heures ; pour être opérationnels, ils doivent chauffer une bonne dizaine de minutes. Réveillée par l'écœurante odeur du gasoil, l'enfant bondit hors de son lit pour fermer les battants de sa fenêtre. Trop tard, le mal est fait, la puanteur durablement installée.

Lors d'une visite pour renouveler les médicaments, le médecin de famille l'examine, lui pince les joues, il la trouve anémiée. S'adressant aux parents : Vous avez vu sa mine de papier mâché ? Pour combattre son anémie, il lui faut un bon bol d'air, de l'exercice.

Ses parents ne comprennent pas en quoi l'air d'ici est mauvais, mais sa mère obéit au docteur. Le dimanche, quand il ne fait pas mauvais, elle l'emmène se promener au bois de Vincennes. Elles passent une demi-heure dans le métro étouffant avant de gagner le privilège de marcher dans les allées poussiéreuses, encadrées de bosquets. Pour la fillette, ces mornes dimanches restent associés à cette verdure alanguie et molle, tellement éloignée des tableaux luxuriants de ses rêveries. En guise de pâquerettes, les crottes de chien fleurissent les prairies ; dans les fourrés d'un vert grisâtre, elle entrevoit des ombres inquiétantes. Une fois, elle surprend un voyeur embusqué. Son sourire graveleux et sa gestuelle obscène la troublent désagréablement.

Noël 1946

Noël 1946, de sinistre mémoire... Henri, le grand frère de Camille, n'a pas encore quatorze ans quand, quelques jours après les Fêtes, il est emporté par la leucémie. Ni sa maladie, ni sa mort n'ont laissé de souvenirs à sa petite sœur. En raison de son jeune âge (trois ans et demi) ses parents l'ont tenue éloignée du drame, la confiant à son oncle Émile, convaincus qu'une enfant aussi jeune ne pourrait supporter pareille épreuve. Du même coup, ils ne l'avaient pas dans les jambes.

Lorsque son oncle la ramène chez elle, la petite, sans même un bonjour, se précipite en direction de l'escalier pour rejoindre son frère. Les cris qu'elle pousse : Henri ! Où t'es, Henri ? résonnent affreusement dans la maison vide. Sa mère plaque ses mains sur ses oreilles.

C'est son père qui finit par lui répondre. Pour expliquer l'absence de son frère, ils ont inventé une histoire de voyage.

– Il est parti, Henri ? Pourquoi qu'il m'a pas attendue ? C'est quand qu'il revient ?

– Bientôt.

« Bientôt ? » Le mot sonne creux, la maison aussi. Une vieille calebasse qui ne répercute plus leurs rires et leurs cavalcades. Seulement un gouffre de silence. Vertigineux. Même

sa voix lui semble maintenant produire un écho sinistre. Elle n'ose plus caracoler comme un petit cheval sur les marches de l'escalier. Pour chasser son appréhension, elle se dit : cette histoire de voyage, c'est une blague. Si ça se trouve, Henri est caché quelque part (il lui a déjà fait le coup). Aussitôt, elle le cherche, ouvre le grand placard, c'est tout noir à l'intérieur. Apeurée, elle recule. L'armoire semble vide également. Henri, t'es où ? Surmontant sa crainte, elle s'accroupit et cherche derrière les manteaux. Rien. Ça l'étreint comme une eau glacée, comme si des murs liquides l'entouraient et se refermaient sur elle. Elle appelle sa mère.

Chaque jour, elle attend son retour. Assise sur sa petite chaise devant la porte. Postée en sentinelle à la fenêtre de l'étage. Ainsi font les chiens pendant l'absence de leur maître.

Midi et soir, elle met son couvert sur la table de la salle à manger. Elle n'oublie rien, ni son verre avec les Mickey, ni son rond de serviette où *Henri* est gravé en creux dans le bois. Elle n'a pas encore appris l'alphabet, mais elle déchiffre du bout des doigts les lettres gothiques, elle en a mémorisé le tracé. Ces gestes sont pour elle un rituel apaisant, ils la persuadent qu'il va revenir. Elle le connaît, son frère. Il ne peut pas être parti pour toujours, l'avoir abandonnée ? Jamais il ne ferait ça. Non, il va débouler comme au retour de l'école, à grandes enjambées, sans crier gare. T'as eu peur, ma grenouille ? Je t'ai manqué ? Et de rire, et de la chatouiller ! Ma doudounette à moi. Un lâcher de ballons de toutes les couleurs. Une avalanche de baisers péteurs. Un magnifique arc-en-ciel dans la maison. Henri !

Mais toujours la nuit revient, escortée de formes ondulantes, ténébreuses, de chuchotis indéchiffrables. L'enfant serre son doudou contre son cœur, creuse son oreiller du

front, tel un chaton cherchant sa tétine. Elle appelle Henri. Elle l'implore, désire sa main de grand frère sur son front, son souffle chaud à son oreille. Mais rien. À part les courants d'air et la peur qui lui serre le ventre, elle ne sent rien. Et les jours se succèdent, tous pareils, englués dans la tristesse visqueuse de l'hiver.

Ce mensonge du voyage l'a coupée en deux.

La grenouille a gobé le chiffon rouge. À trois ans et demi, elle croit tout ce que dit sa maman.

Mais l'autre, la têtue, celle qui centre l'assiette sur la table, le couteau d'un côté, la fourchette de l'autre, le verre aux Mickey à sa bonne place, la serviette dans son rouleau, se persuade que si elle n'oublie rien, il sera obligé de revenir (son mantra).

La grenouille sent sa tête fourmiller de questions – à lui donner le tournis. Comment ça se fait qu'il ne rentre pas ? Jamais il est parti aussi longtemps. Pourquoi maman, elle pleure tout le temps ?

Ces questions, elle les garde enfermées dans sa caboche. Elle manque de mots, d'arguments à opposer à ses parents. Il lui faudrait des mots-sésame, des mots qui fassent sauter les verrous et libèrent la vérité. À défaut, elle agit. Installe méthodiquement, à chaque repas, le couvert d'Henri. C'est sa façon magique et muette de l'appeler, de matérialiser sa présence.

Leur bêtise de voyage, ça commence à bien faire ! Qu'il s'assoie sur sa chaise à côté d'elle, un point c'est tout.

Qu'il arrête d'être mort !

Pour sa mère, son manège est infernal. La petite a trouvé le truc pour souligner le mensonge d'un trait rouge. À lui montrer, deux fois par jour, la chaise qui reste vide, l'assiette et les couverts inutilisés, le verre sans buée, la serviette intacte enroulée dans son rond de bois marqué du prénom d'Henri. On pourrait, sans exagérer, parler de torture mentale. Sa mère craque (une fois de trop). Des gémissements à vous retourner le cœur, des sanglots qui agitent ses membres en tous sens. Son corps se met à briguebaler. Elle s'accroche à une chaise, la renverse. Se retrouvant par terre, elle ne cherche pas à se relever, ses mains entourent ses genoux, sa tête s'incline vers eux. En dépit des tremblements et soubresauts, elle se maintient dans cette position fœtale. Ne souhaite qu'une chose : réintégrer le ventre maternel. Ne plus être là, ne pas être née.

Médusée de voir sa maman dans cet état. Par sa faute ! L'enfant se liquéfie. En signe de contrition, elle s'accroupit près d'elle et attend sans bouger, la tête baissée. Les minutes s'écoulent, pesantes. Seules les épaules de sa mère bougent, comme soulevées par le flux et le reflux de sa douleur. Prenant soudain conscience de la présence de sa fille, elle relève la tête et la regarde. C'est alors, avec le sérieux et l'intensité des petits enfants, que celle-ci lui déclare : « Plus jamais ! »

Je la sentais prête à bondir, prête à dévaler les escaliers, à traverser au pas de course le jardin, la clef du portail serrée dans sa main, criant sans un bruit : *fermer les portes, fermer toutes les portes !*

Le Cousin

Après le décès de son grand frère, Camille se sent abandonnée. L'arrivée d'un cousin éloigné redonne de la joie à sa vie solitaire. Remplaçant le mécanicien de l'entreprise de son père, il est logé sur place et joue le dimanche avec la fillette. Mais ces jeux innocents n'ont qu'un temps. Elle vient d'avoir onze ans quand le jeune homme de vingt-trois ans la viole. Ces abus se répètent pendant trois années sans que la petite fille n'ose en parler. Les Trente Glorieuses apparaissent bien silencieuses concernant les viols d'enfants.

Dans une langue sensible mais n'atténuant pas la cruauté des actes décrits, Michèle Aubrière livre le récit poignant d'une enfance brisée par trois fois : la mort, le viol et le silence. Un ouvrage fort pour lutter contre ces crimes et l'indifférence qui les entoure. Car, malgré la loi, il n'y a jamais de prescription pour les victimes.

Née à Paris, **Michèle Aubrière** a grandi dans le quartier de la Salpêtrière. Après des études à la Sorbonne, elle a enseigné en province. Mais la rencontre avec la psychanalyse l'a fait changer de voie. Devenue elle-même psychanalyste, elle a exercé son métier avec passion. Elle vit désormais sur l'île d'Oléron. *Le Cousin*, empreint de son histoire personnelle, est son premier roman.

En couverture :

*Nouveau Plan complet illustré
de la ville de Paris en 1888
dressé par Alexandre Aimé Vuillemin*

© BnF/Gallica/Département
Cartes et plans

Photos en noir et blanc : DR